

C'était clair comme le jour, mais Léonce ne savait rien de l'affaire, ni du chien.

Les témoins défilèrent les uns après les autres, les avocats les interrogèrent et presque tous affirmèrent que le chien, étant un chien d'avocat (pas de jeu de mots, s'il vous plaît), devait être un brave homme de chien.

—Il était muselé, dit l'avocat.

—N'empêche, répliqua Léonce Pierre, que je l'ai vu manger une pomme, malgré sa muselière et je crois que ce n'est pas l'habitude des chiens bien muselés.

—Jack est un bon chien, dit le défendeur, il m'a sauvé la vie.

—Il aurait bien dû ne pas attenter à la mienne, répondit le plaignant.

Bref, l'affaire tournant en queue de poisson, comme on dit au faubourg Saint-Germain, le demandeur en homme d'esprit—c'est un de mes amis—se contenta de la promesse faite par le défendeur de garder son chien chez lui et de payer les frais.

Et le procès finit par un banquet.

. Cependant, comme toute aventure, voire même tout procès, comporte une morale, il me faut bien en donner une.

Et la voici :

Mes amis, si jamais un chien vous attaque, ce chien eut-il même sauvé la vie de son maître, tapez dessus, mais tapez ferme, tuez-le au besoin, car chien d'habitant, chien de notaire, chien de médecin, chien de ministre, chien d'avocat, il n'est pire chien que celui qui nous mord,—à part, peut-être un autre animal, intelligent, il faut bien le reconnaître, mais qui coûte plus cher, l'avocat du chien.

Tout ceci pensé, dit et écrit sans la moindre envie de vouloir nuire au Barreau dont je fus, du reste, un membre des plus obscurs, parce que, peut-être, il fait rarement clair dans le temple de la dite Thémis, dont je vous ai parlé plus haut.

. J'aurais voulu vous dire aujourd'hui des choses spirituelles, mais, malheureusement, je ne suis pas en veine, les jours sont gris, le ciel est terne, un ciel d'automne qui prête à de tristes pensées, car c'est l'avant-coureur de l'hiver, de cet hiver qui tue les papillons et chasse les oiseaux de nos bois.

L'hiver ! quel triste mot ! Il me semble parfois que, la première neige arrivant, jamais plus les feuilles ne reviendront, ni les fleurs n'ouvriront leurs corolles parfumées, mais mon tout-puissant homonyme me ramène à la raison et me fait encore espérer un printemps ensoleillé en rêves d'avenir.

Car, si vieux que l'on soit, on croit, on espère toujours, on espère en des jours meilleurs, au bonheur de ceux qui nous entourent et qui nous aiment.

Et puis, je me dis aussi que je suis de la race des forts, des vaillants qui ne regrettent rien du passé, tout en l'aimant, et qui aiment l'avenir parce qu'il représente la jeunesse, la force et le progrès.

. Prêtez-vous parfois l'oreille aux conversations des cochers, quand ils devisent entre eux, en attendant des voyageurs ?

Je sais parfaitement que la plupart du temps ils disent plus de bien de leurs chevaux que de leurs clients, mais, parfois, on entend de bien bons mots.

L'autre jour, en sortant du bureau, passant devant la station des cochers du Parlement à Québec, je surpris le dialogue suivant :

—Dire que ça marche, ça ne marche pas !

—Ça marche même trop.

—Comment ça ?

—Ben, oui ! Du temps de Mercier, les cochers gagnaient leur vie ; plus tard, avec Boucherville, Taillon et Flynn, (ces cochers ont l'horreur du qualificatif *Honorable*), ça allait encore un peu, mais maintenant, tu vois, les ministres, les employés, tout le parlement va à pied.

—Que veux-tu, ça fait des économies, ça marche tout le temps !

—Oui, c'est un vrai gouvernement *Marchant* !!!

Qu'on ne vienne pas m'accuser de faire de la politique par exemple, ce serait idiot ; mais, n'est-ce pas que le mot du cocher n'est pas mauvais ?

Jean Sedeur

L'IVROGNE

Chantons, buvons, ce n'est qu'ici
Que la vie
Est folie ;
Chantons, buvons, ce n'est qu'ici
Qu'on marque le souci.

Ce refrain, échos sous le plafond d'une salle d'auberge, dans la puanteur lourde des liqueurs et des pipes, tonnait au-dessus des hoquets et des coups frappés sur les tables avec des jurons.

Empressé, le garçon allait de l'un à l'autre, versant l'eau maudite et récoltant les gros sous péniblement amassés dans le labeur de la glèbe ou de l'atelier.

C'était là, au club, comme ils disaient, que se rassemblaient chaque soir les mauvais sujets, les faïnésants, pour boire et donner libre cours à leurs grossières idées sur les taxes, la dîme, la richesse des uns, la pauvreté des autres.

Et pendant qu'on s'échauffait ainsi dans les vapeurs de l'ivresse, braillant et dépensant, que d'être sous le chaume souffraient et avaient faim !

L'un, surtout, dont le visage bestial disait assez les ravages de l'ivrognerie, chantait à tue-tête et payait sans compter.

Naguères, Michel passait dans le village pour le plus honnête, le meilleur et le plus travailleur des gars, et comme tel gagnait un bon salaire. Aussi, n'eut-il aucune difficulté pour obtenir celle que voulait son cœur. Qui n'eût envié un tel gendre ? N'était-il pas le modèle du village, ne le citait-on pas aux jeunes turbulentes ou paresseuses ?

Un à un, les jours s'écoulèrent, heureux comme sans inquiétude, et ça faisait envie de voir, aux jours de repos, le jeune homme, Jeanne et petit Jean, leur garçonnet, se rendant aux offices, ou s'écartant au retour dans les grands champs.

Les vieux ne dédaignent pas de venir causer de ci de ça dans la maisonnette pimpante, sous sa robe de lierre, où les visages étaient si francs, les cœurs si généreux.

Hélas ! ce bonheur ne devait pas durer.

Un jour, un monsieur arriva de la ville, un de ces pantins d'élection qui font métier d'acheter les âmes.

Bien mis, chapeau de soie, et parlant comme un livre, le trop raif Michel crut voir en lui un haut personnage et lia conversation.

Il se laissa prendre aux phrases emmiellées du beau monsieur et se crut son ami.

Puis, comme il ne convenait pas de se séparer sans se faire des politesses, Michel n'osa pas refuser un " verre " poliment offert. Complètement ensorcelé, il rendit la politesse au monsieur qui, s'il parlait bien, n'en buvait pas moins bien. Bref, quand on se sépara, le pauvre jeune homme était pas mal émêché.

En rentrant chez lui, il renversa une lampe et eut une crise d'humeur.

Ce fut le premier nuage sur le ciel de ce ménage si gai jusqu'à présent.

Le lendemain, Michel vit que sa femme avait pleuré et Jean paraissait craintif.

Il eut honte et n'osa demander pardon.

Ah ! combien de Judas ont reculé devant ce pardon si doux et se sont abandonnés au désespoir !

Toutefois, il était contrit et se promettait bien de ne plus approcher de ses lèvres la boisson infernale.

Trop tard ! il se sentait inévitablement attiré vers l'auberge ; il voyait l'abîme, le malheureux, mais le vertige le tenait, il n'avait déjà plus la force de résister.

Trois ans passèrent, trois ans de misères, de privations.

Jean tomba malade et mourut faute de soins, car il ne fallait pas songer au docteur ; il n'y avait plus d'argent à la maison.

Le peu que l'homme gagnait dans ses courses allait grossir la recette du cabaretier.

De sanguin et robuste qu'il était, Michel n'était plus qu'une ombre, à la démarche nonchalante et à la physiologie bestiale d'alcoolisé.

On avait vendu la maisonnette habillée de lierre pour une vieille mesure ouverte à tous les vents, et où personne ne venait plus, sinon le curé, pour consoler et soutenir la pauvre femme.

Car tenter de ramener au droit chemin la brebis égarée, il n'y fallait plus songer, tant la boisson lui avait noyé le cœur. De même qu'il ne connaissait plus l'affection, ce doux sentiment d'aimer, il avait perdu la foi ou plutôt la notion de la foi. Il en était venu à faire écho aux blasphèmes des autres.

D'abord, il avait baissé la tête aux remontrances du curé, puis il s'enhardit jusqu'à faire des scènes. C'était un vrai scandale.

La pauvre femme qui, au milieu de cet enfer, sans cesse priait, se raccrochait à la vie du peu de force qui lui restait.

Ce soir-là, la femme était à jeun depuis la veille ; elle chancelait sur sa chaise. Ses doigts ne pouvaient plus conduire l'aiguille, ses yeux ne pouvaient plus pleurer...

Soudain une voix rauque s'engouffra dans la mesure sur une bouffée de vent :

Chantons, buvons, ce n'est qu'ici
Que la vie...

La porte s'ouvrit par un coup de pied, et l'ivrogne trébuchant, tomba lourdement sur le seuil.

Mon Dieu ! gémit la femme.

Elle se traîna jusqu'à lui et tenta de le relever, mais vainement, ses forces la trahirent, elle défaillit et tomba près de l'ivrogne.

Le lendemain, un villageois trouva deux corps morts ; l'homme la bouche pleine de boue, et crispant de ses longs doigts osseux la gorge de sa femme dans un dernier effort pour se relever.

ALEXANDRE FRIGON.

NOS MORTS

Sous la terre dévorante, il y a bien des morts que vous avez connus, avec qui vous avez vécu.

Ces immobiles, ces silencieux, vous les avez vus pleins de vie, de force, d'entrain. Avec eux peut-être, dans la fraîcheur et la mélodie du matin, vous avez gravi la riante colline.

Par les chemins verts, ensoleillés du printemps, vous les avez peut-être rencontrés ; vous avez échangé des serments d'amour sur la voie où nul ne repasse ; à leurs côtés, vous avez peut-être marché longtemps.

Comme vous, ils se prenaient aux mirages ; ils poursuivaient les ombres d'amour, les ombres de bonheur ! Comme vous, ils voulaient briller, s'élever, s'enrichir ! Comme vous, ils oubliaient la mort !

Ils vous entretenaient de leurs projets d'avenir. Tout à coup, ils se sont arrêtés pour se coucher dans la fosse. Sous l'herbe flétrie, entre les planches encore intactes du cercueil, il y en a dont peut-être vous reconnaîtriez encore le visage. Ah ! priez pour eux, ne laissez pas leur souvenir s'effacer de votre cœur.

DISCRÉTION

Ne vous laissez jamais aller au bavardage, Ne parlez qu'à propos : quand on parle toujours, On ennuie, on déplaît, et, dans son verbiage, Pour un mot raisonnable on tient cent sot discours.

MOLIÈRE.